

Variations ferroviaires du voyage intérieur

par Roland Roudil *

« Le train du Simplon fut exact, comme les rois (dit-on) et le malheur ».

L'Annonciatrice

Si Romain Rolland avait consenti à assister en gare de Genève au départ de Lénine comme celui-ci le souhaitait, la postérité sans doute l'eût associé davantage au fameux train plombé qui traversa l'Allemagne en pleine guerre ; mais tel ne fut pas le cas et il semble difficile de trouver dans la vie de l'écrivain comme dans son œuvre des éléments d'une quelconque fascination pour le train en général et même pour celui qui, le 9 avril 1917, emportait le « chef » à destination de Moscou accompagné de ses amis révolutionnaires¹.

Dans *Jean-Christophe*, nulle locomotive nommée Lison à la manière de Zola, nulle vision moderniste de ces onze trains express qui, en tête des *Hommes de bonne volonté*, marchent sur Paris², dans le goût de Jules Romains ; à peine une évocation furtive dans *L'Âme enchantée*, d'un transsibérien dans lequel aurait été vu Assia³, et qui rappellerait de bien loin Blaise Cendrars. Autant dire qu'il n'y a pas trace, dans les deux grands romans de Romain Rolland, alors que les personnages sont des habitués du chemin de fer, d'une volonté littéraire de traiter le thème du train de voyageurs, avec des gares de triage et des quais, des voies ferrées et des aiguillages, des salles d'attente et des sémaphores, en les utilisant comme des symboles de la vie, faite de choix et de départs, de rencontres et de destinations ; aucune ambition esthétique, en somme, de filer autour d'un héros une métaphore du destin.

Pourtant, comme dans nombre de romans de cette première moitié du siècle, le train occupe une place de choix dans les déplacements des personnages, sans doute parce qu'il en occupe une importante dans la vie quotidienne de ceux qui les mettent en scène. Certes plus sédentaire que ses cadets Morand, Kessel ou Saint-Exupéry, Romain Rolland fit néanmoins plusieurs séjours en Allemagne, se rendit fréquemment en Italie, entreprit des voyages en Belgique, aux Pays-Bas, en Tchécoslovaquie, en

Angleterre et en Espagne, en France même lorsqu'il résidait en Suisse sans parler de ce long voyage en été 1935, à destination de Moscou, dix-huit ans après Lénine... L'auteur d'*Au-dessus de la Mêlée* est donc un habitué des Compagnies de chemin de fer et de ses indicateurs horaires.

Les personnages de ses deux grands romans sont de plus grands voyageurs encore que leur auteur, et se déplacent toujours davantage au fil des décennies : si Jean-Christophe se rend en Allemagne, en France, en Suisse et en Italie, *L'Âme enchantée* élargit l'espace européen à l'Angleterre et à la Scandinavie, l'ouvre vers l'est en emmenant Annette en Roumanie, Assia en Russie, avant que celle-ci ne s'éloigne vers les Etats-Unis puis avec son mari vers l'Amérique du Sud, au Mexique, en Bolivie et au Pérou. Quant à l'Asie, elle est la destination de prédilection du comte Bruno Chiarenza qui éprouve pour ce continent une forte attirance, pour le Thibet (sic) notamment.

Voyages transcontinentaux obligent, *L'Âme enchantée* suppose du coup que des moyens de transport autres que le train sont empruntés. Or comme le rappelle M. Baroli⁴, c'est l'époque 1900-1914 qui fut l'âge d'or du train, la littérature d'après-guerre lui préférant de loin le bateau et l'avion pour déplacer ses héros. Evoquant les années 1924 à 1933, dates auxquelles *grosso modo* fut rédigée *L'Âme enchantée*, Stefan Zweig affirme que « jamais les hommes ne se sont autant déplacés que durant ces années »⁵. Et il est bien vrai que le thème ferroviaire est traité de manière fondamentalement différente dans *Jean-Christophe* et dans *L'Âme enchantée*. Avant la guerre en effet, le train, selon une idée chère aux saints-simoniens, était encore un facteur de rapprochement des pays européens. Dans la logique de la révolution industrielle, et à partir de l'Angleterre de la première moitié du 19^{ème} siècle où il apparut, le train consti-

tue un modèle de progrès que va suivre le reste de l'Europe, France, Allemagne et Italie notamment. Après la guerre cependant, ce moyen de transport n'aura plus du tout la même réputation et l'idéal du chemin de fer sera remis en cause : chaque citoyen a eu dans sa famille un parent au moins qui est monté dans un wagon pour se rendre sur le front ou pour en revenir... L'œuvre romanesque de Romain Rolland porte la marque de ce changement de vision sur le transport ferroviaire dans la première moitié du siècle dernier.

C'est pourquoi, le train est présenté dans *Jean-Christophe* de manière traditionnelle : comme illustration du thème plus large du voyage et du périple – où s'associent les images de la marche et de la route – il est instrument d'évasion et d'accession à la liberté. Après sa bien décevante entrevue avec Hassler et alors qu'il s'était rapproché du Kappelmeister dans « un dernier effort pour respirer », lui qui symbolisait l'indépendance dans l'art, le jeune Krafft « n'a plus qu'une idée en tête : partir ». C'est en regardant les affiches d'horaires des trains qu'il se souvient de Schulz, un fervent admirateur, et décide d'aller lui rendre visite afin de retrouver son souffle : « il ne commença à respirer que lorsque le train s'ébranla »⁶, nous dit l'auteur, associant ici au thème ferroviaire, son obsession de l'inspirer et de l'air telle qu'elle apparaît déjà dans les premières pages de la *Vie de Beethoven*, par l'utilisation de ces expressions « respiratoires » dont il est question dans le *Voyage intérieur*⁷.

Autre déplacement imprévu, plus romanesque, lorsque Jean-Christophe est obligé, suite à une altercation dans un cabaret allemand, de quitter son pays pour échapper à la police : un guide l'accompagne à pied jusqu'à la voie de chemin de fer qui les mènera à une gare d'où le musicien prendra le train qui le conduira hors du territoire. Ici la narration de la fuite porte la marque du récit d'aventure où le suspens a toute sa part : sur le quai,

1 *Journal des Années de Guerre*, Albin Michel, 1952, p. 1131.

2 ROMAINS Jules, *Le Six Octobre*, Le Livre de poche, p. 169.

3 *L'Âme enchantée*, Albin Michel, 1950, dorénavant noté AE, p.1415.

4 BAROLI Marc, *Le train dans la littérature française*, Editions NM, 1964.

5 ZWEIG Stefan, *Le monde d'hier*, Albin Michel, 1948, p. 379.

6 *Jean-Christophe*, Albin Michel, 1948, dorénavant noté JC, p.551.

7. *Le Voyage intérieur*, Albin Michel, 1959, dorénavant noté VI, p. 20.

il aperçoit le chef de gare qui remet à un gendarme une dépêche que Jean-Christophe prend pour un mandat d'arrêt :

« Christophe ne douta point qu'il ne s'agit de lui. Il chercha une arme. Nulle autre qu'un fort couteau à deux lames. Il l'ouvrit (...). Le poing crispé dans sa poche, sur le manche du couteau, il pensa : Je suis perdu ».

Jean-Christophe en est quitte pour la peur, et une fois passé la frontière allemande, « il ouvrit toute grande la portière, il but l'air glacé. Libre ! »⁸.

Cette liberté cependant est une illusion : le train, loin de le sauver, le transportera finalement vers la Foire sur la Place, ce dont il a l'intuition au moment du départ :

« Le portier de la gare appelait les voyageurs pour Paris. Le train pesant arrivait avec fracas. Christophe essaya ses larmes, se leva, et se dit : Il le faut. »

Il regarda le ciel, du côté où devait se trouver Paris. Le ciel, sombre partout, était plus sombre là. C'était comme un gouffre d'ombre. Christophe eut le cœur serré [...]. Il monta dans le train, et, penché à la fenêtre, il continuait de regarder l'horizon menaçant :

« O Paris ! pensait-il, Paris ! Viens à mon secours ! Sauve-moi ! Sauve mes pensées ! »⁹

Même fuite transfrontalière, dans Le Buisson ardent quand dix ans après son arrivée dans la capitale, un 1er mai, suite à une manifestation qui dégénère et qui l'oblige à tuer un agent de police, il est enlevé en auto par des amis. Après avoir appris la mort d'Olivier, c'est en train qu'il poursuit son trajet avant de se réfugier en Suisse chez le docteur Erich Braun. Ici aussi, Jean-Christophe est recherché par la police et sa cavale hors de France s'associe à une recherche très individualiste de la liberté. Comme dans La Révolte, les poteaux frontaliers sont les bornes de sa servitude. Les dépasser sont la garantie d'une vie nouvelle pour ce voyageur, finalement moins cosmopolite, pour l'instant, qu'exilé perpétuel. De même, résistant à la tentation de rester auprès d'Anna Braun, il s'enfuit sur un « coup de volonté » à Lucerne, prend le train du Gothard, descend à une station entre Altorf et Goeschenen mais revient, victime d'une sorte d'« hallucination », vers l'épouse du docteur, avant de la quitter définitivement.

Instrument de fuite et promesse d'un renouvellement d'existence, le train permet ainsi une évasion hors de l'asphyxie des villes et autorise le héros à se retrouver avec lui-même. A l'inverse de Sylvie qui déclare :

« Le premier train de retour qu'on croise me fait envie. Il n'y a qu'à Paris qu'on peut respirer »¹⁰

Certains dimanches d'été, Antoinette et Olivier quittent la capitale pour la banlieue afin de retrouver les « bois des envi-

rons du côté de Chaville ou de Saint-Cloud »¹¹. Mais dans un même temps, le train est présenté de manière si réaliste qu'il ne laisse aucun doute sur ses maigres possibilités de découvertes et de renouveau. Révélant que ce qu'il transporte le mieux, finalement, ce n'est que l'illusion d'une vie meilleure, ce sont tous les méfaits de la grande ville que la locomotive transporte dans ses wagons et autour d'elle : vacarme, agitation et puanteur, peut-être parce que le développement du train est étroitement lié à la destinée de la cité, l'urbanisation de celle-ci s'étant faite en fonction de l'extension de celui-là, dans ces « villes tentaculaires » pourtant chères à Verhaeren, mais qui se révèlent en fin de compte des « organismes monstrueux »¹² où l'on respire « les vapeurs de l'abîme »¹³. Aussi ne suffit-il pas pour trouver le beau, de quitter le laid, qui voyage aussi, et semble coller à la peau, comme, dans un hôtel, l'odeur de ces draps humides qui, loin d'accueillir le voyageur pour le repos, « sent[ent] la fumée des chemins de fer » et poussent l'itinérant à se lever et partir de nouveau¹⁴. L'interruption du voyage n'est guère plus agréable et les salles d'attente « tumultueuses et funèbres » se rapprochent davantage du séjour aux Enfers que du havre de paix : y « entrent et sortent, toujours affairées, toujours courant, des ombres étrangères, indifférentes, pas une qu'on connaisse, pas un visage ami »¹⁵. Les halls de gare ne valent pas mieux, où règnent agressivité et agitation, même si Jean-Christophe à son arrivée à Paris, « bousculé bousculant », valise sur l'épaule, se fraye un passage « sans se soucier des apostrophes des gens »¹⁶. Lorsque Annette arrive à Bucarest, c'est « d'abord un tohu-bohu et un vacarme assourdissant de grosse volière - de Jardin des Plantes - une innombrable famille, parents, amis : toute la « gens », qui se retrouv[e] »¹⁷.

Sur le quai, le vieux Schulz, à son tour, perd « la tête au milieu du tourbillon des arrivées et des départs »¹⁸. Jean-Christophe encore, pour ne pas manquer son rendez-vous avec Lydia, la petite vachère de la ferme de Lorchen, court dans les couloirs du train d'un compartiment à l'autre et se heurte dans sa course au flot des voyageurs. Quant aux employés de chemin de fer, ils sont « débraillés et familiers »¹⁹ et les voyageurs se font remarquer par leurs protestations contre le règlement, ce que résume la phrase : « Le désordre dans l'ordre », raccourci, aux yeux de Romain Rolland, de la société française.

Il est vrai qu'à part Annette qui se rend en Roumanie par l'Italie du Nord et le Veneto dans des trains de luxe et des sleepings - et encore critique-t-elle ce luxe qui « l'isole »²⁰ -, les personnages voyagent plutôt en seconde classe, comme Mme Jeannin après la mort de son mari, « et non en 3ème comme elle s'était promis »²¹ et même, pour Jean-Christophe, à meilleur prix encore, ce qui aurait bien surpris Schulz à qui il ne serait « pas venu à l'idée que Christophe pût

descendre d'un wagon de 4ème classe »²². Lorsque Antoinette et Olivier se rendent en Suisse, ils sont « empilés dans un compartiment de seconde, où ils ne peuvent même pas s'accouder pour s'endormir »²³, ce qui inspire à l'écrivain une autre réflexion ironique sur la répartition des convois en classes de voyageurs :

« un de ces privilèges, dont les Compagnies françaises, si éminemment démocratiques, s'évertuaient à priver les voyageurs qui n'étaient pas riches, afin que les voyageurs qui l'étaient eussent le plaisir de penser qu'ils étaient seuls à en jouir ».

Loin d'être un espace de convivialité et d'échange, le train est donc un lieu où se masse le peuple qui se compose, selon le point de vue d'Alain, de travailleurs manuels, de petits-bourgeois et de paysans²⁴ et d'où surgit à cette occasion ce qu'il y a en lui d'impersonnel et d'irréfléchi, et le transforme en machine puisque, assurément, ce qui le mène, qu'elle soit électrique ou à vapeur, en est une : quand, au grand étonnement de Jean-Christophe, le train s'arrête en pleine nuit, aux abords de la capitale, aucun des voyageurs, en vrais automates, ne s'en étonne et tous sommeillent ou font semblant²⁵. Le train révèle la part rustique et grégaire de l'homme, comme celui qu'emprunte la mère d'Antoinette et Olivier quand elle se rend à Paris : vide à part trois ou quatre paysans et des boeufs qui « par-dessus la barrière du wagon, mugiss[ent] avec mélancolie »²⁶.

Il est logique dès lors que ce moyen de locomotion s'oppose à la nature : « Ne sachant que faire avant le prochain train », et avant de rencontrer Schulz, Jean-Christophe « se promèn[e] dans les champs qui lui paraiss[ent] jolis »²⁷. De retour au pays, et n'ayant pu payer son billet jusqu'à destination, il est tout heureux de faire 60 kilomètres à pied dans la nature²⁸ ; en attendant Lydia, et après avoir fait les cent pas sur le quai de la gare, il « continu[e] tout droit dans la prairie » : « Le sifflet plaintif d'un train en manœuvre rompait seul le triste silence »²⁹ nous dit Romain Rolland, montrant finalement que c'est le bruit du train qui rend triste le silence naturel des lieux, et non l'inverse. Même évocation dans La Foire sur la Place : « Les lumières brutales des gares faisaient ressortir plus durement la tristesse de l'interminable plaine ensevelie dans l'ombre »³⁰. L'opposition entre la ville et le paysage de campagne est manifeste lors du voyage d'Antoinette et d'Olivier en Suisse : quand le jour se lève entre Dôle et Pontarlier, les champs, les prairies, le clocher du village, les collines et l'angélus lors d'un arrêt du train, « tout absorbait l'attention d'Antoinette et de son frère : tout leur semblait nouveau. Ils étaient comme deux arbres desséchés qui boivent l'eau du ciel avec délices »³¹ ; plus tard, le passage en douane effectué, ils apprécient la « fraîcheur humide de l'aube », le ciel pur, le « souffle des prairies » après il est vrai - une fois n'est pas cou-

8. JC, p.627.

9. JC, p.632-3.

10. AE, p.1400.

11. JC, p.891.

12. VI, p.91.

13. VI, p.93.

14. JC, p.1405.

15. JC, p.550.

16. JC, p.644.

17. AE, p.831.

18. JC, p.564.

19. JC, p.643.

20. AE, p.831.

21. JC, p.860.

22. JC, p.564.

23. JC, p. 904.

24. cité par E.R Curtius, *Essai sur la France*, Grasset, 1932, p.152.

25. JC, p.643.

25. JC, p.643.

26. JC, p.860-1.

27. JC, p.565.

28. JC, p.582.

29. JC, p.628.

30. JC, p.643.

31. JC, p.905.

tume- être montés dans les wagons suisses « dont la disposition nouvelle pour eux, leur causa un plaisir enfantin »³². Lors de son voyage en Italie, alors que les trains ont pris plusieurs heures de retard, à la faveur d'un arrêt du convoi en gare, Jean-Christophe saute sur le quai et court vers la mer, « la mer latine et sa lumière d'opale, où dorment, suspendues, des barques par volées, aux ailes repliées » :

« Il fut si bien attiré qu'une ou deux heures après, quand le train siffla qui repartait, Christophe était dans une barque, et le voyant passer, lui cria : Bon voyage ! »³³

Il serait inexact néanmoins de limiter l'évocation ferroviaire dans l'œuvre de Rolland à la critique d'un moyen de transport populaire et de la considérer comme un écho d'un débat vieux de près de cent ans entre opposants et défenseurs du chemin de fer. Ni même de voir dans ces descriptions réalistes un simple désir de faire œuvre pittoresque. Dans cette optique, *L'Âme enchantée* nous met, pourrait-on dire, sur la voie, en nous montrant que l'écrivain fait subir au thème ferroviaire un traitement beaucoup plus nuancé et personnel.

Lorsque Annette revient de Roumanie et qu'elle traverse les grands marais italiens, c'est encore dans un compartiment bondé de troisième classe qu'elle voyage, en compagnie de gens du peuple et de petits bourgeois italiens. Les hommes, les joues creuses et des barbes de quinze jours, fument et crachent par terre ; des enfants regardent Annette avec insistance de leurs « yeux de fièvre » ; des dialogues s'échangent entre les compartiments ouverts du train où sont entassés les voyageurs et où flotte une « odeur aigre » de fromage :

« Annette se sentait, dans son cauchemar de fatigue, comme une bête d'une autre espèce, enfermée dans une cage d'animaux étrangers, inquiétants, qui la flairaient et resserraient leur cercle autour d'elle. »³⁴

Rien de nouveau dans cette évocation. Cependant, la fatigue fait sombrer Annette dans le sommeil, et l'auteur rapporte l'instant de ce glissement de l'état de veille à l'état de somme, cette seconde insaisissable où « sa conscience n'était pas encore morte mais ne luttait plus, s'abandonnait ». Le train n'est plus prétexte à évocation réaliste à la manière des romanciers de la fin du XIX^e siècle. Il est le lieu par excellence du sommeil et de la nuit, et génère cet état interlope et crépusculaire où les ombres sont aussi bien celles de la mort que les effets indirects de la lumière vivante : Antoinette dort à demi et sous les cahots du train se réveille sans cesse alors qu'avec son frère, ils voyagent seuls dans un compartiment vers la Suisse. La description qui suit nous permet de mieux apprécier ce que révèle en fin de compte le déplacement en train : un changement d'état de la promiscuité à la solitude, de l'échange

à l'isolement, de la vie en relation propre à l'état de veille à la vie séparée caractéristique du sommeil, cette vie qui, dans un compartiment, la nuit, ressemble si bien à la mort :

« Olivier la regardait, à la lueur de la lampe funéraire, qui luit au faite de ces sarcophages ambulants ; et il fut frappé de l'altération de ses traits [...]

« Le tour des yeux était creusé ; [...] le teint de la peau était jauni, et de petits plis fripaient çà et là les joues, où se voyait la marque des tristes jours de deuils et de désillusions. Elle avait l'air vieillie, malade. »³⁵

Un autre exemple de somnolence, provoquée par le transport ferroviaire, est donné dans l'épisode romanesque du rendez-vous d'Annette avec Franz dans un train qui va mener le soldat allemand auprès de Germain, l'ami mourant français installé en Suisse. Avant même cette rencontre, Annette se retrouve dans un train bondé qui, pour éviter l'aviation ennemie, roule toutes lumières éteintes. La voyageuse finit par s'endormir et voit en rêve son fils Marc dont elle imagine qu'il veut livrer Franz comme prisonnier aux autorités françaises. Dans ce rêve qui tourne au cauchemar, le fils finit par soupçonner sa mère d'avoir une liaison avec le jeune soldat allemand : « *Allons donc !... On l'aura, ton amant* » dit-il ; L'indignation, la peur, font surgir dans le cerveau d'Annette une fureur sans nom. Elle se trouve, avec un couteau de cuisine à la main ; et, la seconde d'après, le couteau allait frapper...

Dans l'effort convulsif pour s'arracher à son crime, elle se retrouva debout, dans la nuit du wagon. Haletante. Horreur et honte... Elle suffoquait (...), le vent de meurtre (...) accablai[t] ses membres qui tremblaient (...). Et elle ne pouvait pas empêcher sa pensée d'insister :

« *Si les choses en étaient venues là, l'aurais-je donc tué ?...* »³⁶

Encore une fois, par l'image du couteau, le train est associé au meurtre, même si c'est dans le surgissement du monde onirique inconscient que se dévoile cet instinct meurtrier où la figure de Thanatos vient subrepticement se glisser sur celle d'Eros. C'est que l'image du train dans l'œuvre de Romain Rolland est fortement associée à la mort, et pas uniquement parce que le transport ferroviaire fait sombrer dans les bras de Morphée le voyageur fatigué. Le retour à la gare de départ est un réveil à la réalité après une absence mortifère : quand Jean-Christophe revient de son séjour à Cologne et Düsseldorf, c'est la mort de Sabine qu'il apprend. Inversement, la mort provoque le déplacement et, tout comme après le décès de son mari, Mme Jeannin prend le train pour se rendre à Paris dans l'espoir d'une nouvelle vie, Annette, suite à l'assassinat de son fils par les hommes de Mussolini et juste après la veillée du corps, se rend à la gare de Florence pour rentrer chez elle par un train de nuit.

Le train laisse la mort derrière lui mais peut tout aussi bien conduire à elle : quand, le dimanche des Rameaux, Annette revient à Paris, elle apprend la nouvelle du bombardement de la capitale³⁷ et s'inquiète pour Marc. Ruche, son ancienne maîtresse, arrive avec deux heures de retard par un train qui lui permet de se rendre au cimetière d'un petit village près de l'Yvette où il est enterré : là, elle surprend Annette priant sur sa tombe³⁸.

Comme cet express de Paris à Vintimille³⁹, où un financier entre Dijon et Mâcon se fait tuer par Simon Boudard, l'ancien camarade de Jean-Christophe, le train est un espace dangereux⁴⁰. Aux faits divers dramatiques, viennent s'ajouter des accidents de parcours (un éboulement dans un tunnel sur la voie de Gênes à Pise⁴¹), et même des catastrophes ferroviaires : de retour de Roumanie, Annette apprend qu'un grave accident de chemin de fer – auquel elle a échappé – interrompt l'Express-Orient, ce qui l'oblige à rester sur place ; mais à Bucarest, elle a « la hantise morbide d'y laisser ses os »⁴² et a hâte d'en repartir : finalement l'attente du train ou la correspondance à prendre, étape incertaine du voyage, n'est guère plus rassurante que le voyage lui-même.

Quand Jean-Christophe prend congé de Hassler et quitte Berlin, en attendant son train, il éprouve une nouvelle fois l'expérience de l'asphyxie :

« Son train était enfin formé. Il y monta le premier ; et son enfantillage était tel qu'il ne commença à respirer que lorsque le train s'ébranla et que, par la portière du wagon, il vit derrière lui s'effacer dans le ciel, sous les tristes averse, la silhouette de la ville, sur laquelle la nuit tombait. Il lui semblait qu'il serait mort, s'il avait passé la nuit là. »⁴³

Mais le train qui roule et ramène chez soi est tout aussi dangereux que celui qui exile le voyageur et le transforme en étranger. Le voyage ne vaut pas mieux que l'attente du départ ou l'arrivée en gare : en Italie, Annette cette fois-ci ne peut éviter l'accident ferroviaire :

« On cheminait en cahotant, dodelinant, insoucieux du moment suivant. Soudain, un choc épouvantable, un vacarme de ferrailles, de vitres et de bois brisés, le wagon craqua comme une noix, éclata. Tout s'effondra, dans des hurlements de bêtes égorgées. Annette se trouva sous les décombres, renversée, coincée entre les banquettes en morceaux, foulée aux pieds par le troupeau affolé : — (les compagnons étaient redevenus animaux). — Et pour achever la panique, le feu prit au bûcher. »⁴⁴

Ici, dans ce « pandaemonium » qui l'entoure, le comte Bruno vient cependant à elle et l'appelle : « Cara Francia, vous êtes là ? ». Le déraillement assure Annette d'une véritable renaissance,

32 JC, id. 33 JC, p.1443. 34 AE, p.1191. 35 JC, p.904. 36 AE, p.607-8. 37 AE, p.636. 38 AE, p.1329. 39 AE, p.926. 40 Voir l'émotion de Romain Rolland suscité par la mort de W.W. Pearson tué dans un accident de chemin de fer, le 25 sept. 1923. *Cahiers Romain Rolland* n°12, p.105. 41 JC, p.1443. 42 AE, p. 843. 43 JC, p.551. 44 AE, p.1192.32. JC, id.

comme si, pour risquer un mauvais jeu de mots, une nouvelle voie s'offrait à elle. Même réalisation du bonheur lorsque Annette retrouve Franz dans un convoi qui va le conduire vers Germain, « l'ami mourant » : paradoxalement, dans les situations extrêmes – déraillement, période de guerre – se réalisent les vraies rencontres :

« Le train avait repris sa marche, puis, de nouveau, s'arrêta entre les stations, à cause des travaux sur la voie ; et, de nouveau, les lumières étaient éteintes. (...) Le train s'ébranla, la lumière revint ; et Annette vit, à cette lueur fumeuse de quinquet – debout contre elle, dans le couloir, celui qu'elle cherchait!...Face contre face...Dans la joie qui les illumina, leurs bouches se joignirent (...). Le frère perdu retrouve la sœur...»⁴⁵

De même, alors que les quais de gare sont des lieux de ruptures, par exemple lorsque Annette, enceinte, se sépare de Brissot, ce sont des endroits où parfois s'échangent des regards qui « avidement pren[nent] l'empreinte de la figure aimée »⁴⁶ ; et quand Schulz raccompagne Jean-Christophe à la gare,

« il resta sur le quai, au pied du compartiment. Ils n'avaient plus rien à se dire, comme il arrive quand les adieux se prolongent ; mais les yeux de Schulz continuaient de parler : ils ne se détachèrent pas du visage de Christophe, jusqu'à ce que le train partît.»⁴⁷

Car des rencontres se nouent dans le train et autour de lui, d'individu à individu essentiellement : qu'elles soient profondes, furtives, salvatrices – comme celle de Bruno avec Annette, d'Annette avec Franz – ou ratées – Schulz qui, arrivé trois-quart d'heure en avance, manque Jean-Christophe à sa descente de train – il est le lieu par excellence où les âmes se frôlent, se cherchent sans se trouver, se rencontrent sans le vouloir et s'unissent parfois, l'instant d'un regard : de retour de Francfort, Jean-Christophe aperçoit Antoinette dans le compartiment du train qui circule en sens inverse et la ramène en France⁴⁸, alors que Mannheim ne lui a pas encore appris que les Grunebaum, chez qui elle travaillait comme institutrice, l'ont renvoyée, la croyant sa maîtresse. Cette scène, rapportée deux fois grâce au procédé narratif du retour en arrière et au choix du narrateur de faire d'Antoinette un récit autonome, transforme les voyageurs en nomades fantomatiques soumis à l'influence d'un destin inéluctable qui leur échappe :

« Le train s'enfonça dans la nuit (...). Comme deux mondes errants, ils étaient passés, un instant, l'un près de l'autre et ils s'éloignaient dans l'espace infini, pour l'éternité peut-être »⁴⁹

Et c'est l'image de Corinne à qui il vient de rendre visite à Francfort qui s'impose à lui, image qu'il ne laisse pas entrer dans son cœur durant le trajet mais qu'il retrouve « au sortir du wagon »⁵⁰. Le rappel de la scène dans *Antoinette*, nous livre la clef de cette rencontre silencieuse :

« De leurs wagons qui stationnèrent quelques minutes l'un à côté de l'autre, ils se virent tous deux dans le silence de la nuit, et ils ne se parlèrent pas. Qu'auraient-ils pu se dire d'autre que des paroles banales ? Elles eussent profané le sentiment indéfinissable de commune pitié et de sympathie mystérieuse, qui était né en eux, qui ne reposait sur rien que sur la certitude de leur vision intérieure. »⁵¹

Contact éphémère où deux âmes se rencontrent et qui engendre, de manière quasiment biologique, un monde nouveau : ici, l'amitié de Jean-Christophe et d'Olivier, frère d'Antoinette. Même rencontre physique difficile dans *L'Âme enchantée*, mais authentique dans les échanges de l'esprit qu'elle dispense si subtilement, lorsque Silvio Moroni, sauvé par Marc avant même qu'il ne soit abattu, tente de rejoindre Annette sur le quai de la gare pour lui signifier sa reconnaissance ; malgré la présence de la police qui veut le tenir à l'écart, l'adolescent se précipite sur le marchepied :

« Il disait avec volubilité des mots qu'Annette ne pouvait comprendre ; mais ils n'avaient pas besoin de mots. »⁵²

Elle retrouvera le nom du jeune homme cité par un article de journal : l'âme de son fils sera passée dans celle du héros italien pour donner vie à l'action révolutionnaire : le largage de tracts antifascistes au-dessus de la ville de Rome.

Les couloirs de train, les voitures comme les gares sont des lieux d'échange d'énergie entre des êtres qui n'ont pas besoin de la vue pour se reconnaître car tout est affaire de vision intérieure, l'espace clos du compartiment favorisant la fraternisation des âmes, la connaissance des autres comme celle de soi. Après avoir rencontré Franz en Suisse, Annette, dans le train qui la ramène à Paris, se trouve auprès d'un lieutenant blessé, un de ces « martyrs » de la guerre dont G. Duhamel nous a laissé de si émouvants portraits : il s'agit ici d'un peintre devenu aveugle à qui Annette va offrir une présence compatissante en lui prenant la main pour la garder, pendant le voyage, dans la sienne ; après les confidences, c'est le moment du silence et du recueillement entre ces deux êtres, « semblables en leurs destins contraires »⁵³ car « quand le Père oublie ses fils, dit Annette, c'est aux enfants, l'un pour l'autre, d'être le Père ». Du reste, *Jean-Christophe* présente déjà cette qualité qu'a le transport ferroviaire d'offrir au voyageur la possibilité d'une

nouvelle perception, tout intérieure de la réalité : après les quelques jours passés avec Schulz, le musicien fait la connaissance de Modesta, une jeune fille, aveugle elle aussi⁵⁴.

Dans le confinement d'un wagon de chemin de fer, trait fragile et instable du convoi entre le départ et l'arrivée du train, le corps immobile somnole et oublie l'univers mécanique en mouvement qui le transporte. L'âme, parvenu au point d'équilibre entre la vie consciente et inconsciente, réalise comme dans une sorte de nirvana l'extinction des formes mentales et, rejetant le monde phénoménal, s'ouvre à un nouveau mode de relation et de présence avec ce qui l'entoure. Le train finit par établir entre ces êtres « qui dorment leur vie »⁵⁵ un réseau de relations qui n'est autre que celui de leur voyage intérieur, celui-là même qui leur fait pressentir « la matière fondamentale, une vertu cosmique, qui circule à travers les éléments, les pierres, les arbres, les animaux, le feu, le vent, le sang... »⁵⁶. Rien d'étonnant que le train apparaisse une dernière fois sous forme d'image dans la description des derniers instants de la vie d'Annette : parce qu'il autorise cette perception particulière où les yeux, dans l'agonie, tournés vers l'en-dedans, voient aussi s'ouvrir devant eux la voie d'un au-delà :

« L'ouïe exaltée guette ce souffle qui s'enfle ; et il lui semble le grondement d'un train en marche... Qui est en marche ? Elle, ou un autre ? Elle ne distingue plus entre le « sien » et « l'autre ». Les poteaux-frontières viennent d'être abattus par un coup de vent. Non-moi est moi. »⁵⁷

Le train emporte donc l'âme de l'agonisante vers la vie éternelle d'où elle ne reviendra plus, vers ce « Songe universel, qui est la plus réelle des réalités »⁵⁸ : dans une ultime tentative, Annette essaie de se rapprocher de ceux qu'elle a aimés car elle a vécu cette expérience de l'union des âmes par l'expérience du voyage. Avec ses destinations et ses péripéties sans cesse différentes, il mène toujours vers l'au-delà de cette vie terrestre, que le train, entre autres moyens, essaie au fil des kilomètres et des arrêts en gare, de « désenchanter » :

« Derniers murmures de la terre... Le torrent passe, comme un express, d'où l'on a vu, par la portière, les fenêtres éclairées des maisons, qu'on laisse derrière soi. Annette voudrait leur tendre les bras : ses bras sont de pierre. Elle sourit : à peine une lueur s'est dessinée aux lèvres (...). La lueur est rentrée dans l'ombre. Le train est loin. La voyageuse est emportée... »⁵⁹

février 2008

(*) **Roland Roudil** est professeur de lettres

45. *AE*, p. 608. 46. *AE*, p.148. 47. *JC*, p.582. 48. *JC*, p.480. 49. *JC*, p.481. 50. *JC*, p.481. 51. *JC*, p.899.
52. *AE*, p.1314. 53. *AE*, p.678. 54. *JC*, p.583. 55. *VI*, p.108. 56. *VI*, p.206. 57. *AE*, p.1458. 58. *VI*, p.297.
59. *AE*, p.1459.